

GRÉGOIRE NOETINGER

CHIAOS D'ÉTAT



Grégoire Noetinger

Chaos d'État

© Grégoire Noetinger, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3418-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

« OTAGE EN LOZÈRE. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AURAIT ÉTÉ PRIS EN OTAGE EN LOZÈRE. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE AURAIT ÉTÉ PRIS EN OTAGE ». Samedi 6 novembre. 12h45. La France entière se pétrifie, plongée dans un silence de cathédrale en flammes. Les écrans eux-mêmes paraissent se liquéfier, ébahis et muets devant l'ampleur du cataclysme.

Sur toutes les chaînes d'information en continu et les réseaux sociaux, défilent sans fin en lettres grasses et capitales les mêmes bannières, aussi prudentes qu'incertaines, aussi irréalistes que sidérantes : « LE PRÉSIDENT DE LA REPUBLIQUE AURAIT ÉTÉ PRIS EN OTAGE EN LOZÈRE ». Seule la couleur du ruban change au gré du *zapping*, annihilant tout soupçon possible de *fake new*.

Sur tous les canaux, tournent en boucle, faute de mieux, les mêmes images, implacables et absurdes, du lieu où le Président Armand Langlois serait actuellement retenu : une ferme de granit entourée d'une foule désespérée d'officiels et de badauds, bercée par le chant distinct d'un coq de basse-cour fantasque, un fier Gaulois doré, emblème national.

Pour l'heure, tout est encore aussi flou que dans une salle de réveil. Aussi incongru que les pièces d'un *puzzle* qui ne s'assemblent pas.

Alors en banal déplacement à la campagne au chevet de l'agriculture française, le chef de l'État, parti à la rencontre d'un éleveur qui l'invitait à entrer chez lui, aurait sombré dans un mystérieux guet-apens.

En un éclair, la Lozère, cette terre de bout du monde aux imprenables paysages, ce havre de paix si éloigné des tremblements de la grande histoire, devient l'œil d'un cyclone planétaire.

L'onde de choc se répand à l'autre bout du globe à la vitesse du clic. Les présentateurs s'époumonent sur leurs plateaux. Les rédactions s'agitent. Les marchés financiers s'emballent. Les commentaires pleuvent sur la toile, tandis qu'aux abords de la bâtisse ancestrale théâtre du drame, de ses deux pattes solides dans la gadoue, trônant au milieu des poules, l'imperturbable gallinacé

coqueline à s'égosiller, indifférent à l'histoire humaine, ironique sans le savoir : *Cocorico* !

L'assistance de ce qui ne devait être qu'une simple visite de courtoisie accuse le coup d'un *uppercut*. Même les colosses de la protection rapprochée du Président sont encore K.O., réduits à des conciliabules de comptoir. Ils n'ont rien vu venir. Gendarmes bleu ciel, autorités en uniformes et képis bardés de décorations, conseillers en costume-cravate et chaussures luisantes, journalistes et photographes accrédités, élus et habitants locaux : toute la suite du déplacement présidentiel communique dans la plus parfaite stupéfaction, tant ce qui vient de se produire dépasse la raison. Tant nul ne peut y croire.

Impuissantes, les caméras silencieuses filment sans relâche la massive porte en chêne qui a claqué d'une bourrasque et s'est verrouillée sur le Président de la République sans qu'aucun garde du corps, officiel ou journaliste n'ait pu pénétrer avec lui dans cette maudite demeure.

Chacun y va de sa théorie, de sa *story*, de son *selfie*, pour une gloire fugace de lanceur d'alerte. Le *buzz* du siècle est en marche.

Qui diable se cache derrière tout ça ? Désespérance passionnelle ou préméditation ? Acte isolé ou prémices d'un coup d'État savamment orchestré ?

Il n'est, pour le moment, qu'une seule information certaine. Quand l'équipe en charge de la sécurité présidentielle a menacé d'enfoncer sur-le-champ la porte de la baraque, une voix rauque et déterminée s'est échappée des roches volcaniques épaisses. Elle a stoppé net toute velléité d'intervention immédiate, dans l'élan d'une phrase décisive et limpide comme la menace d'une cartouche de chevrotine en pleine face :

— Nous retenons le Président en otage et à la moindre tentative d'assaut, il sera abattu.

1

D'un œil blessé, Armand défie la menace de mort qu'on lui a adressée.

C'est la septième en moins d'un mois qu'il reçoit par courrier. Toujours le même procédé.

Assis dans le fauteuil molletonné de son bureau de l'Élysée, le Président de la République laisse échapper un frisson. Une dernière fois, il répète à haute voix ces mots régicides, crachés à l'encre noire sur un papier lâche, inodore. Comme si cela pouvait l'aider à découvrir qui se cache derrière cet odieux stratagème par lequel on cherche à l'atteindre.

« LE JUGEMENT EST PROCHE, TU N'Y ÉCHAPPERAS PAS ! »

Le coup d'escrime est net.

Accoudé en costume à sa table Louis XV, bercé par le doux cliquetis d'une pendule sans âge et la magnificence boisée des ors républicains qui ornent son plafond, l' élu du peuple hume le parfum craquant du parquet ciré. Cette odeur l'apaise. Elle occulte, un instant, l'infamie.

Il a conquis le pouvoir à quarante ans, loin d'imaginer vivre un jour pareille intimidation. Aussi, ne pas savoir qui dépense autant d'énergie pour lui nuire le déstabilise.

Comme le révèle l'enquête menée en urgence par la police, l'auteur de la missive a pris la précaution de ne laisser aucune trace d'ADN. Il est aussi fin juriste, puisque l'ambiguïté subtile de la formulation employée ne permet pas de caractériser pleinement la menace directe d'un crime, telle que définie à l'article 222-17 du Code pénal.

Ultime provocation, le corbeau a eu l'audace de signer son envoi. D'un nom. D'une énigme. « Prométhée ». Une façon de laisser planer le mystère tout en narguant les flics, la Justice et le chef de l'État. « Prométhée ». Il aurait pu parapher « Hercule », cela revenait au même.

— Et en plus, il se paie ma tête ! enrage le Président.

« Prométhée ». « Prométhée ». Cela sonne comme « Promettez ».

Plus qu'une personne, c'est un symbole. Mais de quoi ? De qui ?

Une rapide recherche sur Internet permet d'en savoir plus. Prométhée est une figure de la mythologie grecque. Un dieu ayant suscité la colère de Zeus parce qu'il aurait voulu transmettre le feu – savoir divin par excellence – aux hommes. Pour le punir, le roi de l'Olympe l'enchaîna à un rocher des montagnes du Caucase où, chaque jour, un aigle venait dévorer son foie, qui se régénérait pour le lendemain.

Le tableau qu'en a peint Rubens détaille avec une précision chirurgicale le bec acéré du rapace noir, ses serres plantées dans la chair du supplicié... Face à ces images sur l'écran de son smartphone, Armand grince des dents, dans un tic d'angoisse qui lui est habituel.

Un condamné à mort qui revit sans cesse la même peine, un aigle... Le voilà bien avancé.

« L'Aigle », c'est justement ainsi qu'il surnomme Ben, l'homme à qui il a confié, en dépit des mises en garde, sa protection personnelle. Le chef de l'État lui remet en main propre l'envoi postal incriminé. Il en avait presque oublié sa présence rassurante, en retrait, à un pas de lui :

— Soyez sans crainte, Monsieur le Président, tout est sous contrôle.

L'agent de corpulence massive en veste et col roulé noir, les cheveux bruns gominés en arrière, se retire dans un sourire.

Dix-huit heures, déjà.

« Bientôt la fin d'un quinquennat, songe le chef de l'État, et le début d'un nouveau. »

2

La réélection, voilà longtemps déjà qu'Armand y pense nuit et jour.

Aussi, pour se défouler, se renforcer musculairement et mentalement, se préparer à affronter l'adversité, il a trouvé sa botte secrète : la boxe.

Sa séance du soir dans le dojo du sous-sol du Palais l'a épuisé. Dire que la veille, il se réveillait à New York pour s'exprimer à l'ONU. Encore en nage, en survêtement de sport et baskets, il s'en revient dans son bureau d'un pas léger pour l'ultime rendez-vous de cette journée-marathon consacrée à la situation intérieure du pays et à la préparation de la dernière ligne droite du quinquennat.

Il se sent régénéré. L'esprit clair, détendu, affûté. Une heure à cogner sans retenue sur un sac de frappe, à parer les coups de son *sparring partner* et à le contrer, tel est le prix de son silence intérieur. Ses yeux d'azur se perdent dans les dorures. Il s'assied, d'un soupir.

C'est comme si toute la pression accumulée des derniers jours s'évaporait de lui. Comme si tout, en ce soir d'octobre, redevenait possible.

Une fine pluie grise ternit la perspective sur le jardin du Château, à l'image de la cote de popularité en berne du Président, des tensions – confirmées inlassablement par les rapports du renseignement – qui secouent la société française, des risques qui pèsent sur l'équilibre du monde avec en toile de fond une Europe divisée et affaiblie face aux ambitions russes qui font craindre le pire, et la menace d'un nouveau variant sévère du coronavirus.

Le temps est compté pour redresser la barre, et les défis immenses, mais le Président croit encore en sa chance. « La voilà, ma planche de salut ! » se dit-il à l'annonce, par un officier de la garde républicaine en uniforme, de son vieil ami d'école, Julien Malartic, nouvellement recruté comme conseiller spécial en charge de la communication pour redorer son image auprès de l'opinion publique. Celui-ci entre. Une coupe mi-longue de surfer et une barbe de trois jours tranchant avec un ensemble blazer marine et chino beige impeccable, le conseiller fraîchement promu s'avance. « Quel branleur ! » s'amuse affectueusement le Président face à cette dégaine familière. Le nouvel homme de l'ombre du Président tient dans ses mains une pile de magazines et d'articles

qu'il étale sur le bureau en s'asseyant, après une bise chaleureuse à son ami.

Armand saisit quelques titres à la volée : « IRA-T-IL JUSQU'AU BOUT ? », « LE MOINS PIRE ? », « ÇA SUFFIT », « BILAN D'UN QUINQUENNAT POUR LES PLUS RICHES », « QUITTE OU DOUBLE », « LE PRESIDENT DANS SA TOUR D'IVOIRE », « ET LA FRANCE DANS TOUT ÇA ? », « RETOUR SUR CINQ ANS DE GROGNE SOCIALE ».

— Ce n'est pas pour te faire le même baratin que les autres, lance le spécialiste en communication, que j'ai quitté mon cabinet de *lobbying* et que je suis là.

Pour toute réponse, Armand se contente de l'un de ses sourires énigmatiques, l'œil gauche pétillant, en attendant l'analyse de son ami comme le diagnostic d'un médecin sur son patient.

— Je t'écoute, mon vieux... Dis-moi tout.

— Monsieur le Président, vous êtes victime du syndrome de Giscard. C'est aussi simple que ça.

À présent, c'est le conseiller présidentiel qui sourit. Leurs échanges ont toujours été des parties d'échecs. Armand se redresse :

— Qu'est-ce que tu entends par syndrome de Giscard, vieil artiste maudit ?

Une pichenette à Julien qui s'est toujours targué de vouloir se mettre un jour à l'écriture, sans avoir jamais accouché du moindre roman. Celui-ci ne prend pas la mouche.

— Tu es au centre du spectre politique. De ce point de vue, pas de problème. Tu as même chamboulé tout un ordre établi, siphonné les anciens partis et fait voler en éclat tous les vieux clivages avec brio. Mais ton image est mauvaise. Les études sont unanimes. Tu apparais comme quelqu'un d'*antipathique*, froid, distant et hautain malgré toi. Les rares fois où on te voit avec de *vrais gens*, tu es en décalage. Ce que tu dis ne sonne pas juste, tombe à côté, ou bien tu sors une bombe qui t'explose ensuite en plein visage. Tu es trop clivant !

— Je ne fais pas l'unanimité, c'est sûr, mais bon...

— Si tu ne crées pas très rapidement l'électrochoc, l'élection est perdue. Les Français n'élisent pas une politique, mais une personnalité qui les séduit. Crois-

moi : entre un produit connu et la nouveauté, les électeurs te zapperont pour la nouveauté. Tu dois recréer de la magie, surprendre, casser ton image et briser les codes... En un mot : être là où l'on ne t'attend pas.

Julien tapote de ses doigts vifs le bureau du Président, sûr de son analyse.

— Parlons concret. Qu'est-ce que tu me conseilles ?

— De la boue ! professe fièrement le communicant.

— Je te demande pardon ? se stupéfie le Président.

— Je te recommande d'urgence d'aller à la campagne te mettre les deux pieds dans la boue chez les « vrais gens », pour repartir de la base et labourer ton champ humblement. Tâter le cul des vaches, serrer des paluches et essayer d'être sympa, exactement comme Chirac.

— Chirac, Chirac, Chirac ! chevrote le Président à la façon du De Gaulle des dernières années. Avec toi, on en revient toujours à Chirac ! Mais je ne suis pas Chirac, moi !

— Tu n'es pas Chirac mais tu dois montrer aux gens que tu comprends ce qu'ils vivent. Que tu t'intéresses à eux. À leurs problèmes concrets. Tu dois absolument casser cette image de bourgeois métropolitain. Simplicité, dialogue, proximité. Voilà le nouveau triptyque que je te propose. Mais pour ça, pas de secret : tu vas devoir briser le cordon de police qu'il y a entre toi et les gens. Il faut que les Français puissent te toucher. Te voir de près...

Face à des opposants toujours plus radicaux, le Président, régulièrement visé par des outrages, ne se déplace plus sans un impressionnant dispositif de sécurité. L'approcher est devenu quasiment impossible. Ceux qui peuvent lui parler sont triés sur le volet, tenus à distance pour éviter tout débordement, tout *clash*, toute situation où il ne serait pas à son avantage.

— Ton déplacement dans trois semaines en Lozère. C'est l'occasion ou jamais ! C'est la campagne profonde, la France oubliée, le bout du monde ! Ils ont voté pour toi aux dernières élections. Ils ne sont pas très politisés. Tu n'y es jamais allé. Trouve une occasion d'aller parler avec un agriculteur qui a une bonne tête, et invite-toi chez lui quelques minutes, en seul à seul...

— Je croyais qu'il ne fallait pas faire comme Giscard !